31366

LE PAVÉ

COMÉDIE EN UN ACTE

PAR

GEORGE SAND

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1862

Tous droits réservés

Digitized by Google

PERSONNAGES

DURAND	MM. LAFONT.
COQUERET	PIERRE BERTON
LOUISE	Mlle DELAPORTE.
MADAME BERNAY	Mme CHÉRI LESUEUR.
ROSALIE	

En costumes modernes ou en *Chardin*. — Louise, très-bien mise, en robe de soie. Coqueret, demi domestique, demi paysan très-propre.

S'adresser, pour la mise en scène exacte et détaillée, à M. Hérold, régisseur de la scène, au Gymnase.

LE PAVÉ

Le cabinet de travail d'un naturaliste ; bureau, étagère avec des minéraux. Porte au fond donnant sur un parc ; porte à droite, fenêtre à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME BERNAY, à la cantonade.

C'est bien, c'est bien, Rosalie! je l'attendrai. Je l'attendrai! et s'il ne revient pas, je m'en irai, voilà tout! Dites à Pierre de ne pas dételer. (Elle entre). Ce diable d'homme! Il me tarde de savoir s'il a fait la démarche... Ma sœur m'écrit qu'elle ne l'a pas vu; mais la lettre est du 25, nous voici au 30... et puisqu'il a dit ici qu'il reviendrait au bout de huit jours... voilà les huit jours écoulés!

DURAND, au dehors. Il tousse.

Bonjour, Rosalie, bonjour, ma bonne fille!

MADAME BERNAY.

Ah! c'est lui! (Durand arrive enveloppé de son manteau, et portant sur l'épaule un gros pavé.)

SCÈNE II.

DURAND, MADAME BERNAY.

DURAND, sans voir madame Bernay.

Ouf! Bouf! quelle charge!

Digitized by Google

MADAME BERNAY, à part.

Que diantre apporte-t-il là? un pavé! Ah! oui, la minéralogie! (Appuyant sur chaque syllabe ironiquement.) La géologie! l'entomologie! toujours les mêmes bêtises! (Haut.) Bonjour, mon ami Durand!

DURAND, se retournant et allant à elle.

Ah! peste! c'est-à-dire... je suis charmé de vous voir, ma chère voisine! (Il lui baise la main.) La santé est toujours...

MADAME BERNAY.

Comme vous voyez! un peu cassée, mais je trotte encore.

DURAND, à part.

Beaucoup trop! c'est égal! une si bonne femme! (Haut.) Je n'ai pas vu votre voiture dans la cour?

MADAME BERNAY.

Est-ce que vous voyez jamais rien, vous? Vous êtes si distrait[1]!

DURAND, à part, préoccupé.

Où est-elle donc? Pourquoi n'est-elle pas ici quand j'arrive? (Haut.) Permettez que je me débarrasse de ma sacoche! Ils m'ont mis des courroies neuves qui me coupent les épaules. (Il cherche à se débarrasser de la sacoche qu'il n'a pas.)

MADAME BERNAY, riant.

Qu'est-ce que vous croyez donc avoir sur le dos?

DURAND, se tâtant et riant aussi.

Je n'ai rien, c'est vrai! Je viens de l'ôter apparemment dans le vestibule. Oui, oui, je me souviens : j'ai dû la mettre au porte-manteau. Donnez-vous donc la peine de vous asseoir. J'aurais dû vous le dire déjà. (Il offre une chaise et passe à son bureau où il jette un coup d'œil)[2]. Ah! ah! maître Jean Coqueret se sera exercé en mon absence. Voilà un outil ébréché, hors de service!... l'animal!... (Il prend un autre marteau.)

MADAME BERNAY.

C'est votre faute, vous voulez faire, de vos valets, des minéralogistes...

1. Madame Bernay, Durand.
2. Durand, madame Bernay.

Digitized by Google

DURAND.

Ma chère amie! Celui-là, j'aurais juré qu'il avait des dispositions étonnantes; il a ce que nous appelons familièrement de l'œil!

MADAME BERNAY.

De l'œil?

DURAND.

Oui! de l'œil! c'est-à-dire qu'il a le sens oculaire admirablement développé. Mais dès qu'on veut lui mettre un nom exact, ou une saine notion dans la cervelle, votre serviteur! c'est un idiot!

MADAME BERNAY.

Et Louise, est-ce qu'elle y mord à tous vos noms barbares?

DURAND.

Louise! c'est un phénix d'intelligence! Ah! si je m'étais occupé plus tôt de l'instruire! Je n'y songeais pas; pourvu qu'elle fût ma ménagère, je croyais qu'elle en saurait toujours assez! Mais, ne voilà-t-il pas que tout dernièrement, je m'avise de lui dire : Que ne sais-tu un peu de minéralogie, tu ferais de l'ordre dans mes matériaux que je n'ai pas trop la patience de ranger et que ce petit laquais me place de manière à représenter l'image du chaos primitif. Eh bien! ma chère amie, vous me croirez si vous voulez, en trois mois, Louise, cette petite paysanne qui sait tout au plus lire et écrire proprement, s'est mise à étudier mon *Index Methodicus*, vous savez, l'ouvrage élémentaire que j'ai publié l'année passée?

MADAME BERNAY.

Non, je ne sais pas.

DURAND.

Je vous en ai porté moi-même un exemplaire, avec cette dédicace : A ma bonne et chère amie, madame Aurore Bernay?

MADAME BERNAY.

C'est possible, c'est possible, mais je ne l'ai pas lu!

DURAND.

Ça ne m'étonne pas. Eh bien, Louise l'a lu!

MADAME BERNAY.

Pauvre fille! ça a dû bien l'ennuyer!

DURAND.

L'ennuyer, elle! vous ne savez pas ce que c'est que Louise! Quel trésor de dévouement, d'abnégation! pourvu qu'elle se rende utile, elle est heureuse.

MADAME BERNAY.

Vous en parlez avec feu!

DURAND, étudiant son pavé.

Eh bien, pourquoi donc pas? Y entendez-vous malice?

MADAME BERNAY.

Non. Je vous connais pour le plus rigide des hommes dans vos principes et dans vos mœurs; mais je me demande si, l'aimant à ce point, vous ne songez pas à l'épouser.

DURAND, riant.

L'épouser, moi? Ah! la bonne idée! Il n'y a que vous pour avoir des idées comme ça.

MADAME BERNAY.

A mon tour, je vous dirai : Pourquoi donc pas? Vous êtes sans préjugés, vous!

DURAND.

Je ne sais pas ce que vous appelez des préjugés; mais je sais que j'aime cette enfant d'un sentiment trop pur, trop paternel, pour jamais songer à imposer mes quarante-cinq ans à sa verte jeunesse. Non, non. Diable! à moi, une jeune femme! Et le ridicule, et l'avenir, et le clabaudage! Non, vous dis-je! Laissons Thérèse à Jean-Jacques Rousseau. Ces escapades ne sont permises qu'aux hommes de génie, lesquels eux-mêmes ne s'en trouvent pas toujours fort bien. (Il va s'asseoir sur son fauteuil, le pavé sur un support entre ses jambes, et l'examine à la loupe sans écouter la réponse de madame Bernay.)

MADAME BERNAY.

Puisque vous êtes dans de si sages idées, je vois que je peux vous parler raison. Une femme de trente-deux ans est ce qu'il vous faut. Avez-vous vu ma nièce à la ville?

DURAND, sans l'écouter, avec joie.

C'est une gryphée arquée! Une trygonie gibbeuse...

MADAME BERNAY.

Qui? Ma nièce? Une gryphée! une bossue! Qu'entendez-vous par là, je vous prie? Il n'y a ni griffes ni gibbosités dans ma famille!

DURAND.

Eh! je ne vous parle pas de votre nièce, ma chère madame! J'examine ce que contient ce magnifique bloc d'oolithe. Dix-sept espèces de débris dans une seule pierre! Et quand je dis débris, beaucoup de sujets sont dans un état de conservation parfaite! Voici la térébratule épineuse, la Pholadomya fidicula, Nérinéa hiéroglyphica, Cidaris coronata...

MADAME BERNAY.

Et patati, et patata!... mon ami, vous devenez insupportable. Pensez un peu moins à vos pierres et faites-moi la grâce de m'écouter. J'apprends de ma sœur que vous étant rendu à la ville pour voir sa fille, vous avez tout simplement oublié d'aller leur faire visite. (Elle se lève.)

DURAND, se levant aussi.

Eh bien! je n'ai rien oublié du tout. Je n'ai pu me résoudre, il est vrai, à faire cette visite embarrassante; mais j'ai vu votre nièce à la promenade. Je l'ai trouvée fort bien. C'est une grande blonde, mince, élégante, un peu maigre par exemple!

MADAME BERNAY.

Que diantre me dites-vous là?

DURAND.

Oui, oui, elle est un peu maigre... c'est dommage... et très-blonde... je l'eusse préférée brune!

MADAME BERNAY.

Ah! ça, voisin, vous qui parlez du sens oculaire, vous n'avez pas le sens commun. Élise est petite, brune et d'un aimable embonpoint, comme on disait de mon temps. C'est une autre que vous avez regardée! C'est son amie, madame de Saintos, que vous avez prise pour elle!

Digitized by Google

DURAND.

Ah!... alors votre nièce est cette brunette qui lui donnait le bras? Oui, oui, j'y ai fait attention aussi à celle-là... Diantre! elle est jolie!... un peu trop brune et un peu trop petite... pourtant j'y penserai, elle le mérite! Donnez-moi le temps de m'habituer à l'idée d'une petite brune, moi qui depuis trois jours ne cessais de méditer sur les agréments physiologiques d'une grande blonde!

MADAME BERNAY.

Durand, voulez-vous que je vous dise ma façon de penser? Vous ne vous souciez ni des brunes ni des blondes. Vous n'avez pas la moindre envie de vous marier, et vous vous êtes dépêché de revenir pour n'avoir plus à y songer.

DURAND.

Non. Je suis un homme sincère, et je n'ai fait aucun raisonnement pour me dispenser de prendre un parti. Je suis revenu... ma foi, parce que mes jambes m'ont ramené ici. Que voulez-vous? L'habitude, le besoin de travailler, l'impossibilité de rester oisif, d'aller dîner en ville, de faire ma cour... je n'entends rien à tout cela, moi, que diable! Je n'ai jamais tenu de propos galants à une femme, je crains d'être l'âne qui contrefait le petit chien; j'ai senti qu'on allait me trouver parfaitement ridicule, et je me suis dit...

MADAME BERNAY.

C'est à merveille! Vous avez le mariage en horreur et vous préférez rester vieux garçon. Je devais m'attendre à cela de la part d'un original de votre étoffe.

DURAND.

Oh! si vous vous fâchez...

MADAME BERNAY.

Eh! oui, je me fâche! J'en ai le droit. (Elle se dirige vers le fond.)

DURAND.

Non [1].

MADAME BERNAY.

Si fait, et je suis bien aise de vous dire, en vous quittant, que

1. Durand, madame Bernay.

vous gâtez à plaisir votre existence avec des billevesées! Voilà un homme bien heureux et un citoyen bien utile, qui ne se plaît qu'à remplir sa maison de pavés de rebut et de coquilles cassées! Je vous avertis, moi, que vous ferez une sotte fin, que vous deviendrez un pédant ridicule, un cœur sec et frivole, un cerveau romanesque, un fantasque et un cassandre!

DURAND, riant.

Diable! voilà bien des maux à la fois!

MADAME BERNAY.

Oui, oui, et que vous tomberez dans quelque déplorable folie, car l'homme est fait pour le mariage, pour la société, et quand on vit tout seul, on arrive à des fantaisies dont on ne s'aperçoit pas tout de suite, et qui deviennent des passions très-fâcheuses. Prenez garde à vous, mon cher; vous prétendez connaître tous les secrets de la nature, et je vous dis, moi, que vous ne vous connaissez pas vous-même. Vous ne voulez pas vivre comme les autres? Eh bien, celui qui veut faire autrement que les autres, n'a pas le goût des choses raisonnables, et celui qui n'a pas le goût des choses raisonnables... je ne vous dis que ça, monsieur Durand, je ne vous dis que ça. (Elle sort.)

SCÈNE III.

DURAND, seul.

En voilà une kyrielle! Faut-il que j'aie de la patience! mais il faut bien endurer quelque chose de la part du beau sexe, surtout quand on est le plus jeune d'une dizaine d'années. Dirait-on pas que c'est demain matin que je vas devenir cacochyme? que je dois me presser de chercher un bâton de vieillesse? Eh! allez vous promener avec vos sermons! Me marier! avant de prendre un parti, il faut bien au moins que je consulte mon monde, mes parents, mon entourage, et même Louise, Louise surtout qui est nécessaire au repos et au bien-être de ma vie. Si elle craignait d'être rudoyée par une maîtresse acariâtre! Louise s'est dévouée à moi, toujours, en toutes choses, jusqu'à mordre à la science

pour m'être utile. Quelle autre eût eu ce bon sens et cette générosité! (Il se lève, regarde sa collection avec satisfaction.) Quand je pense qu'une femme ignorante et taquine pourrait jeter tout cela par la fenêtre et me forcer à m'occuper de ses chiffons, vouloir me mener au bal!... Mais où donc est Louise? Elle est peut-être malade!... Et ce drôle de Jean Coqueret, pourquoi n'est-il pas là? (Il appelle.) Coqueret! (Il va ouvrir la porte de sa chambre.) Coqueret! (Il tire le cordon de la sonnette.) Coqueret! (On entend de très-loin Coqueret qui répond.)

COQUERET, dehors en courant.

Voilà, monsieur! voilà, monsieur! voilà, monsieur! (Jusqu'à l'entrée. Il entre avec la sacoche de Durand sur l'épaule.)

SCÈNE IV.

DURAND, COQUERET.

DURAND.

Ça n'est pas malheureux!

COQUERET.

Voilà, monsieur! Bonjour, monsieur.

DURAND.

Bonjour, mon garçon!

COQUERET, posant le sac sur une chaise.

Monsieur est revenu?

DURAND.

Apparemment! Où est Louise?

COQUERET, revenant à Durand.

Très-bien, monsieur. Et vous-même?

DURAND.

Je te parle de Louise!

COQUERET, saluant.

En vous remerciant, monsieur! et vous pareillement?

DURAND.

Quand tu auras fini tes salamalecs, tu me répondras peut-être. Je te demande où est Louise?

COQUERET.

Monsieur est bien bon! Louise est... je ne sais pas, monsieur, où elle est, la Louise; mais je peux bien dire à monsieur qu'elle et moi, on est comme frère et sœur, ni plus ni moins!

DURAND.

Tiens, je l'espère bien! (A part.) Est-ce qu'il y entendrait malice? non, il est trop simple. (Haut.) Ah ça! trouve-moi mon sac, qui doit être quelque part par là.

COQUERET.

Le v'là, monsieur, je l'ai trouvé!

DURAND, s'asseyant.

Je l'avais donc perdu?

COQUERET, allant chercher la sacoche.

Oh! monsieur ne l'avait pas perdu; il l'avait laissé au bord de la route, sur un tas de pierres. Je m'en revenais du pré, ousque j'avais été conduire la chèvre de Cachemire avec Louise. (Il donne la sacoche à Durand.)

DURAND.

Alors, Louise est restée dans le pré?

COQUERET.

Oui, monsieur.

DURAND, vidant sa sacoche par terre, prenant son marteau qui est dedans et brisant à la main quelques pierres qu'il range à mesure, sans se lever, sur l'étagère.

Pourquoi disais-tu que tu ne savais pas où elle était?

COQUERET.

Moi, j'ai dit ça?

DURAND.

Oui, tu l'as dit.

COQUERET.

C'est étonnant, ça, monsieur. Je croyais bien avoir dit: Elle est avec sa chèvre.

DURAND.

Et pourquoi s'occupe-t-elle encore des chèvres?... Je l'en avais dispensée!

COQUERET.

Oh! monsieur, elle ne veut pas faire la demoiselle! Elle aime tant ça, les bêtes!

DURAND.

Enfin, pourquoi m'as-tu dit : Je ne sais pas?

COQUERET.

J'ai cru que monsieur me demandait où était la cuisinière?

DURAND.

Allons, tu seras toujours aussi fou, aussi distrait! une vraie tête de linotte!

COQUERET.

Oh! non, monsieur, depuis huit jours que monsieur s'est absenté, je ne suis plus moitié si bête!

DURAND.

Merci! c'est-à-dire que c'est moi qui te rendais comme ça?

COQUERET.

Oh! non, monsieur, toute la faute était à moi! Mais depuis que Louise a entrepris mon éducation... je...

DURAND, posant à terre ses pierres et regardant Coqueret.

Comment, comment! tu dis que Louise a entrepris...

COQUERET.

Oui, monsieur! Elle m'a dit comme ça : Vois-tu, Jean, tu impatientes notre maître avec ta bêtise : faut te forcer l'esprit pour lui complaire! faut apprendre! Moi, j'ai appris à seule fin de t'enseigner, et je vais t'enseigner bien vite, du temps que monsieur n'y est pas.

DURAND, se levant.

Alors... selon toi, elle ne s'est donné la peine d'apprendre qu'à ton intention?

COQUERET.

Oui, monsieur, c'est comme je vous le dis.

DURAND, avec dépit.

Elle est, ma foi, bien bonne. (Il jette son marteau et traverse devant Coqueret.)

COQUERET.

Oh! oui, monsieur, elle est diantrement bonne, c'est la vérité!

DURAND, à part.

(Coqueret ramasse les pierres, les outils, tout ce que contenait la sacoche, qu'il remplit, boucle et porte à l'extrémité de l'étagère.)

Et moi qui attribuais ce beau zèle à son dévouement pour moi!... Après ça... c'est pour l'enc ger, ce qu'elle lui a dit là... au fond, elle ne songeait qu'à le rendre moins impatientant pour moi; c'était encore une manière de me servir! Excellente fille! (Haut.) Voyons, que t'a-t-elle appris, mademoiselle Louise? (Il s'assied et travaille son pavé.)

COQUERET, revenant près de Durand.

La Louise? elle m'a commencé par le commencement; par les guernites.

DURAND, tout en causant, à l'aide d'un petit ciseau et d'un marteau, cherche à enlever les fossiles de son pavé.

Granit, animal!

COQUERET.

Eh bien! oui, monsieur, guernite.

DURAND.

Voyons, dis comme moi.

COQUERET.

Oui, monsieur.

DURAND.

Gra!

COQUERET.

Gra!

DURAND.

Nit!

COQUERET.

Nit!

DURAND

Gra-nit!

Digitized by Google

COQUERET.

Guernite!

DURAND.

C'est ta prononciation? soit! Eh bien! qu'est-ce que c'est que le granit?

COQUERET.

Ce que c'est, ce que c'est! C'est ce qu'on place au commencement des livres et au numéro 1 sur les rayons. C'est les montagnes du côté de Saint-Pierre.

DURAND.

Bien! Après? Ça se compose de...

COQUERET.

Ça se compose de... ça se compose de... trois choses, qui sont le... qui sont le... le... (Il s'élance vers l'étagère, au premier plan, à droite, prend un échantillon et l'apporte à Durand.) Le ça!

DURAND, sans presque quitter son travail.

Bien!

COQUERET.

Et puis le... (Même jeu. — Il prend deux échantillons.) Et puis le ça! et le ça!

DURAND, cessant de travailler son pavé.

Voyons! C'est parfait! Tu ne sais pas les noms, tu ne les apprendras jamais, mais l'œil et la mémoire du fait y sont toujours. Sais-tu, au moins, d'où est sorti le granit, au commencement de toutes choses?

COQUERET.

Oh! je sais ça, monsieur! Ça est sorti de l'eau ou du feu, ou de l'air. C'est comme vous voudrez.

DURAND.

Comment! c'est comme je voudrai?

COQUERET.

La Louise m'a dit : Monsieur n'est pas sûr, mais il aime mieux que ça soit sorti du feu, et ce que monsieur décidera, ça fera que c'est comme ça. (Il va reporter à leur place les échantillons.)

DURAND, à part.

On dirait qu'à eux deux ils se sont moqués de moi? Au fait, je n'ai là-dessus que des hypothèses!

SCÈNE V.

LES MÊMES, LOUISE[1].

LOUISE, qui a interrogé Coqueret du regard en entrant et à qui celui-ci a fait signe que leur maître était dans les espaces. De la part de Coqueret, cet avertissement n'a rien d'ironique. Il est au contraire respectueux et admiratif.

Bonjour, monsieur!

DURAND, tressaillant et se levant.

Ah! bonjour, ma Louise! bonjour, ma bonne fille. (Il l'embrasse au front, presque respectueusement.) Es-tu un peu contente de me revoir?

LOUISE.

Oh! oui, monsieur, bien contente.

DURAND.

Alors, tout va bien.

COQUERET, bas à Louise, et derrière elle.

Pourquoi est-ce que tu ne l'embrasses pas, toi? Embrasse-le donc!

LOUISE.

Non!

COQUERET.

Mais si!

LOUISE.

Mais non!

DURAND, qui s'est retourné à ce chuchotage. A Coqueret.

Pourquoi lui parles-tu tout bas? (A Louise.) Qu'est-ce qu'il te disait?

1. Durand, Louise, Coqueret.

LOUISE.

Rien, monsieur, des bêtises!

DURAND.

Je voudrais bien savoir, drôle, pourquoi tu te permets...

COQUERET.

Ah! non, Monsieur, c'était pas des bêtises! Je lui disais d'embrasser monsieur. C'était pour faire plaisir à monsieur! vrai!

DURAND, un peu ému.

Non! Elle a raison d'être plus réservée, plus sérieuse dans ses manières, à présent qu'elle est grande.

COQUERET.

C'est donc ça qu'elle ne veut plus que je l'embrasse, moi? Mais avec monsieur, qui est âgé, c'est pas la même chose.

DURAND.

Agé!... âgé!...

LOUISE.

Voyons, monsieur, mettez-vous donc à votre aise. (A Coqueret.) Va lui chercher sa veste et ses pantoufles. (Coqueret sort en courant par la porte de droite qui conduit à la chambre de Durand.)

SCÈNE VI.

DURAND, LOUISE.

DURAND[1].

Agé! âgé!... Je ne suis pas un antédiluvien, que diable!

LOUISE.

Si vous êtes venu de la ville à pied, vous devez être las.

DURAND.

Las, moi? Ah! ça, monsieur Coqueret, ton élève t'a donc persuadé que je suis bien vieux?

1. Louise, Durand.

LOUISE.

Vous n'êtes pas vieux, mais vous n'êtes plus tout jeune, et votre vilain rhume que vous ne voulez pas soigner! Vous avez déjà toussé trois fois depuis trois minutes.

DURAND.

Non.

LOUISE.

Si.

DURAND.

Non! (Il tousse.)

LOUISE.

Ah! tenez, encore!

DURAND.

C'est parce que tu m'en parles, c'est nerveux! D'ailleurs, bah! qu'est-ce que ça fait? Avec un petit mal chronique, on vit cinquante ans de plus! Voyons, qu'as-tu fait de bon en mon absence? Tu t'es faite l'institutrice de Coqueret, à ce qu'il m'a dit?

LOUISE.

Ah! il vous a dit?...

DURAND.

Que tu l'avais entrepris sur le granit; mais c'est peine perdue : tu n'en feras jamais rien qu'un âne.

LOUISE.

Pardon, monsieur, je vous en ferai un bon serviteur, car il est doux, courageux, de bonne volonté, et il vous aime! C'est bien quelque chose!

DURAND.

Oui, sans doute, il a de bons instincts, mais il ne sortira jamais de la vie d'instinct.

LOUISE.

Et quel besoin avez-vous d'un savant pour vous servir? Est-ce que je ne suis pas là pour réparer ses petites gaucheries?

DURAND.

Oh! toi, Louise, c'est autre chose! Tu as une belle mémoire, une docilité admirable! C'est un plaisir de t'enseigner. Tu es

beaucoup pour moi, ma chère Louise! Tant de soins, d'attentions! Être servi comme un prince, dorlotté comme un enfant, compris par quelqu'un qui s'intéresse à vos travaux, qui se prête à vos innocentes passions... Eh bien! qu'est-ce que tu as? Tu es triste!... A quoi penses-tu?

LOUISE.

A rien, monsieur, je regardais ce pavé; c'est une belle pièce.

DURAND, vivement, regardant le pavé [1].

N'est-ce pas? Figure-toi qu'il y a là une dent fossile... Si c'était ce que je pense... ce serait une rareté. Mais tu es triste, et ça m'ôte la joie du cœur. Tu travailles trop, je parie!

LOUISE.

Moi! Il me semble au contraire que je ne fais rien pour vous payer de vos bontés. Après ce que vous avez fait pour moi, de m'élever, de m'instruire, de me traiter toujours si doucement, d'avoir recueilli et soigné ma pauvre mère jusqu'à son dernier jour... Ça, voyez-vous, une pauvre femme que tout le monde repoussait et que vous m'avez appris à aimer et à respecter malgré tout le monde... Après une chose comme ça, si je n'avais pas bonne envie de vous servir et de vous soigner quand vous serez à votre tour vieux et infirme...

DURAND.

Moi? Je ne serai jamais infirme! Avec la vie active et sage que je mène!

LOUISE.

Tant mieux! Mais je voudrais que vous ayez besoin de moi: vous verriez si je me souviens...

DURAND, ému, mais chaste.

Toi, tu es un ange! et je suis loin d'avoir fait pour toi ce que j'aurais dû faire. Je t'ai vraiment négligée jusqu'à présent. Je te tenais à distance, derrière la porte pour ainsi dire. Il n'y a pas plus de deux ou trois mois que j'ai commencé à t'apprécier, à t'écouter, à te regarder!...

1. Durand, Louise.

LOUISE, à part.

Ah! comme j'ai eu tort de ne pas rester derrière la porte!

DURAND.

Mais j'ai à cœur de réparer ma négligence. Ne te dois-je pas cela? Ne m'as-tu pas fait un bien immense? Tu m'as ouvert le cœur à l'amitié, à un sentiment plus doux encore, que sans toi je n'aurais jamais connu : le sentiment paternel! C'est vrai, ça, vieux piocheur, je me serais desséché, pétrifié avec mes cailloux, n'est-ce pas? Je serais devenu sombre, hypocondriaque, insupportable; ça commençait! J'avais des moments d'humeur, même avec toi. Tu dis que j'ai toujours été bon! Tu oublies que bien souvent je t'ai traitée de niaise et d'étourdie! Mais ça ne m'arrivera plus, va, je t'en réponds.

LOUISE, à part.

Hélas! tant pis!

DURAND.

Oui, je pensais à ça tantôt en revenant ici.

LOUISE, souriant.

Vous pensez trop. Vous avez laissé votre sac de voyage au beau milieu de la route.

DURAND.

Méchante! tu me grondes! Que veux-tu, je pensais à toi! Je me disais : Une femme douce, instruite et charmante est un trésor dans une maison, un rayon de soleil dans la vie d'un pauvre ermite... Qu'ai-je besoin d'aller chercher une compagne à la ville, quand tout près de moi...

LOUISE.

Ah! vous aviez l'idée de vous marier? Votre voisine me l'avait dit! Eh bien! est-ce que vous y renoncez?

DURAND.

Oui, oui, sois tranquille! Personne autre que toi ne commandera ici.

LOUISE.

Mais, monsieur, au contraire, je...

DURAND.

Sois tranquille, je te dis! Mais dis donc, Louise, tu vas encore te moquer de moi. Je crois que j'ai faim, je me sens la poitrine tout en feu, et je ne sais vraiment pas si j'ai déjeuné ce matin.

LOUISE, riant.

Je parie bien que vous n'y avez pas songé. Votre repas vous attend. Allez donc, monsieur, allez donc vite!

DURAND, allant au fond.

Oui, oui, j'y vas! (Se retournant.) Mais... tu vas venir, n'est-ce pas? Je n'entends plus que tu me passes mon assiette, c'est l'affaire de M. Coqueret. Tu causeras avec moi, tu me parleras de tes poules, de ton chevreau! Il va bien, ton petit chevreau?

LOUISE.

Oui, oui, monsieur; allez!

DURAND, au fond.

J'y vas! (Se retournant.) Ah! ma foi! j'ai le cœur content d'être revenu, de revoir ma maison, mon jardin, et toi surtout! Au revoir, Louisette! (Il sort par le fond à droite.)

SCÈNE VII.

LOUISE, seule au fond et revenant pensive près du fauteuil du bureau.

Y a-t-il, sur la terre, un meilleur homme, un plus doux maître que celui-là? Non, il n'y en pas, et plus il me gâte, plus j'ai de crainte et de souci! Le bon Dieu sait pourtant que ça n'est pas de ma faute, ce qui arrive! Jamais je n'aurais pensé...

SCÈNE VIII.

LOUISE, COQUERET.

LOUISE.

Il est temps d'arriver!

COQUERET, qui apporte la veste et les pantoufles.

Ne me gronde pas, Louise, ce n'est pas ma faute, je ne pouvais pas trouver les pantoufles, je n'en trouvais qu'une. C'est les rats qui avaient promené l'autre jusque dans le *colidor!* Dam! c'est la faute à monsieur! Il ne veut pas souffrir les chats dans la maison, depuis ce gros matou qui t'avait mis le bras tout en sang, mêmement que monsieur en était sens dessus dessous, et que...

LOUISE.

Cours donc le servir, bavard! il est en train de déjeuner! m'entends-tu? A qui est-ce que je parle?

COQUERET.

Eh bien! qu'est-ce que je fais? J'y cours! (Il vient à l'avant-scène à droite.)

LOUISE.

Drôle de manière de courir!

COQUERET.

Mais écoute un mot, Louise! T'as pas voulu écouter dans le pré ce que je voulais te dire. Tu m'as renvoyé très-durement. Faut m'entendre ici!

LOUISE, venant à lui.

Non! nous n'avons pas le temps.

COQUERET.

C'est le temps qu'il faut prendre : monsieur vient d'arriver, il est de bonne humeur, je vas lui dire ça tout chaud.

LOUISE.

Comment? quoi? qu'est-ce que tu veux lui dire?

COQUERET.

Je lui dirai que je t'aime! que je suis affolé de toi! que j'en deviens imbécile!

LOUISE.

Oui, essaie de lui dire ça, si tu veux qu'il t'envoie promener!

COQUERET.

Ça ne fait rien, ça sera dit, et si tu veux dire comme moi...

Digitized by Google

LOUISE.

En voilà assez! Je t'ai dit que ça ne se pouvait pas, que je ne me voulais point marier de sitôt, et qu'il n'y fallait point du tout penser. Ne me parle donc plus de ça, je te le défends! (Coqueret, qui a mis la veste et les pantoufles sur une chaise, s'assied dessus avec désespoir et se met à pleurer, la tête dans ses mains. Louise le regarde un instant, se détourne et se cache pour pleurer aussi. — On entend sonner.) Monsieur sonne! Allons, va!

COQUERET.

Non! je ne veux plus servir! Je me veux faire mourir!

LOUISE.

Allons, es-tu fou? Veux-tu faire attendre monsieur?

COQUERET.

Il y a dix ans que je l'attends tous les jours, il peut bien m'attendre une fois.

LOUISE.

Tu veux me faire de la peine?

COQUERET.

Je peux bien t'en faire, je ne t'en ferai jamais autant comme tu m'en fais.

LOUISE, sévère et s'en allant.

Alors, tu n'as plus d'amitié pour moi, c'est fini?

COQUERET, courant à elle.

Pourquoi est-ce que j'aurais de l'amitié pour quelqu'un qui me déteste!

LOUISE, le ramenant, et à demi-voix.

Tu ne dis pas ce que tu penses; nous avons été élevés ensemble, et tu sais que je t'aime beaucoup; mais je ne peux pas t'épouser, ça ne dépend pas de ma volonté... Allons, fais ton ouvrage...

COQUERET.

Tu mens! tu n'as plus ni mère, ni parents, ni rien! tu ne dépends que de la volonté de monsieur, qui fait tout ce que tu souhaites, et si... (On sonne encore.)

LOUISE.

Allons, tu ne veux pas obéir? J'y vas, moi (Elle va au fond et se retourne.) C'est bien gentil ce que tu fais là!

SCÈNE IX.

COQUERET, seul.

C'est comme ça! Elle ne m'aime point! C'est donc qu'elle en aime mieux un autre! Quel autre? Elle n'en connaît guère d'autres que moi; elle ne sort point, je ne la quitte point, je suis bien sûr que personne ne lui en conte; alors, c'est que je lui déplais, je suis trop sot pour elle! Ah! si je m'écoutais! (Il prend le marteau de M. Durand.) je me casserais... (Menaçant les collections.) tout ce qu'il y a ici! Oh! oui-dà! non, ça ferait trop de chagrin à monsieur, et si je me fendais la tête, ça le contrarierait! Un si brave homme! En voilà un homme! C'est pas lui qui dirait: c'est bien fait! Il serait dans le cas de me pleurer, et s'il savait la peine que j'ai, il commanderait à la Louise de m'aimer. Eh bien! ma foi, c'est ça! Je vas lui dire la chose comme elle est.

DURAND, dehors.

Non, non, ma fille, je ne veux pas manger davantage; ce n'est pas mon heure.

COQUERET.

Bon! le v'là! je vas lui dire.. et tout de suite! (Il ramasse la veste, met les pantoufles sous son bras, et attend Durand auprès de la porte.) Ah! bien oui, mais je n'ose pas.

SCÈNE X.

DURAND, COQUERET[1].

DURAND.

Ah! tu es là, toi? Pourquoi ne viens-tu pas quand je sonne, au lieu d'envoyer Louise à ta place? C'est elle qui prend toute la peine. (Il va s'asseoir sur la chaise de droite.)

1. Coquéret, Durand.

COQUERET, qui l'a suivi, sa veste étendue comme pour la lui mettre sur le dos.

Oh ! mon Dieu ! Louise et moi, c'est bien la même chose, monsieur, la peine de l'un, c'est la peine de l'autre, et...

DURAND.

Et... quoi ? Qu'est-ce que tu veux ? Me mettre ma veste sur mon habit ? Non, je reste comme je suis ; mais tu disais que Louise et toi... la peine de l'un, c'est la peine de l'autre... Comment l'entends-tu ?

COQUERET, qui a posé la veste sur le dos du fauteuil.

Je l'entends... je l'entends... que monsieur m'excusera... j'étais indisposé.

DURAND.

Eh bien ! ôte-moi mes guêtres, ça te remettra. (Coqueret se met à genoux et déboucle la guêtre droite pendant que Durand commence à déboucler la gauche.) Alors, monsieur est indisposé ? Louise ne m'a pas dit ça.

COQUERET.

C'est pour ne pas faire de peine à monsieur.

DURAND, souriant.

Tu crois donc que je t'aime bien tendrement ?

COQUERET.

Je sais que Monsieur m'aime beaucoup, parce qu'il sait que je l'aime encore plus que beaucoup, et comme monsieur a un bon cœur... (Il passe derrière la chaise et s'agenouille pour l'autre guêtre.)

DURAND[1].

Allons ! si tu le prends comme ça, tu n'as pas tort de compter là-dessus. Tu es insupportable, et pourtant tu es un bon garçon. Qu'est-ce que tu as ? Voyons, la migraine ?

COQUERET.

Non, monsieur.

DURAND.

Une courbature, un refroidissement ?

1. Durand, Coqueret.

COQUERET.

Non, monsieur.

DURAND.

Eh bien! quoi, alors?

COQUERET.

Je ne sais pas.

DURAND, impatienté.

Où as-tu mal?

COQUERET, intimidé et s'asseyant sur ses talons.

Nulle part, monsieur, ça va mieux! ça se passe!

DURAND, laissant aussi ses guêtres et lui parlant nez à nez.

Enfin, que sentais-tu tout à l'heure? Parleras-tu? Te moques-tu de moi?

COQUERET.

Oh! monsieur, par exemple!

DURAND.

Allons! ôte-moi mes guêtres!

COQUERET.

Oui, monsieur... C'est fait!

DURAND.

Je ne veux pas de tes pantoufles; donne-moi un coup de brosse sur mes souliers.

COQUERET, tirant son mouchoir et époussetant les souliers.

Oh! c'est pas la peine de vous faire attendre; ça sera bien bon, comme ça.

DURAND.

Assez! assez! diable! On voit bien que tu ne payes pas le blanchissage! C'est bien, c'est bien! A présent, veux-tu que je te dise où est ta maladie?

COQUERET.

Oui, monsieur, je veux bien.

DURAND, lui touchant le front.

Elle est là. Tu as le cerveau fêlé, mon garçon.

COQUERET.

Ça se peut bien, monsieur.

DURAND.

Eh bien! il faut tâcher de te guérir, ou tu ne seras plus bon à rien, et je serai obligé de prendre un autre domestique pour te servir. Tu comprends bien qu'avec ma petite fortune, je ne peux pas me permettre ce luxe-là.

COQUERET.

Oui, monsieur, je le comprends, mais...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ROSALIE, entrant.

ROSALIE.

Une lettre pour monsieur.

DURAND, à Coqueret.

Tu vois! c'est Rosalie qui fait ta besogne!

COQUERET.

Oui, monsieur, je vois. Mais je ne m'en fâche pas.

DURAND.

Tu es bien bon. (Il ouvre la lettre. Rosalie sort.)

SCÈNE XII.

DURAND, COQUERET

COQUERET, à part.

Je n'oserai jamais! Faut que je trouve une idée!

DURAND, à part.

Ah! c'est de ma voisine!

COQUERET, tout en rêvant.

Elle va bien, monsieur?

DURAND.

Oui, mais tu sais qu'elle ne me charge pas de te donner de ses nouvelles ?

COQUERET, se levant.

Ah! ça se peut bien, monsieur. (Il reste en place et regarde dans la lettre.)

DURAND, à part.

Est-ce un cartel qu'elle m'envoie, cette femme terrible? (S'apercevant que Coqueret veut lire avec lui, il tient la lettre comme pour la lire à deux, puis s'arrête et dit :) Veux-tu me faire le plaisir de t'en aller là-bas ! (Il lui montre le fond.)

COQUERET.

Oui, monsieur, je veux bien. (Avec un cri.) Ah!

DURAND.

Qu'est-ce ?

COQUERET.

Rien, monsieur. (A part.) J'ai mon idée.

DURAND hausse les épaules, se lève et se met à lire.

« Je devrais n'avoir jamais aucun rapport avec vous, mais en ce « moment, j'ai la main forcée. Des personnes qui désirent vous « connaître et qui viennent de descendre chez moi, veulent abso- « lument que je vous invite à dîner. Comme c'est la seule occa- « sion qui vous reste de réparer vos torts, je compte que vous ne « refuserez pas. Je vous attends à six heures. » Ah ! que le diable les emporte, ces personnes-là ! que faire! Je ne peux pourtant pas me brouiller avec cette brave voisine! (Il va à son bureau.)

COQUERET, au fond.

Monsieur, on attend la réponse!

DURAND, se mettant à écrire, il s'assied.

C'est bien. (Écrivant.) « Chère amie, lorsque vous m'avez quitté « ce matin, un peu fâchée contre moi, par parenthèse, j'allais « vous dire... » (S'arrêtant.) Je ne sais pas trop ce que j'allais lui dire, je n'avais pas de très-bonnes raisons à lui donner... J'allais vous dire... (A pleine voix.) Ah! au diable! je m'en tirerai comme je pourrai.

COQUERET, parlant par-dessus la balustrade du perron.

Allez au diable! Monsieur s'en tirera...

DURAND, l'appelant.

Malheureux! veux-tu venir ici et te taire! comment, je ne suis pas libre de penser tout haut!

COQUERET.

Dame! je croyais que monsieur...

DURAND.

C'est bon! dis que j'irai. (Il prend son journal.)

COQUERET, par-dessus la balustrade.

Monsieur ira. Oui, il ira, à revoir! quoi?

LA VOIX, du domestique au loin.

C'est la fête aujourd'hui. Viendras-tu?

COQUERET.

Peut-être bien. J'enverrai monsieur coucher de bonne heure! (A part, revenant.) Mais faut que je me dépêche de lui parler, puisqu'il va sortir. (Haut.) Monsieur... (A part.) Il ne m'écoute pas, il lit dans son journal! (Haut.) Monsieur, vous êtes un bon maître... un homme d'esprit... un grand savant... (A part). Il ne m'entend pas du tout! Je vas me plaindre un peu! (Il fait trois soupirs gradués. Au dernier, il tombe sur la chaise de droite en regardant à la dérobée s'il a éveillé l'attention de Durand.)

DURAND, sans se retourner.

Eh bien! qu'est-ce que c'est que tu as? mal aux dents?

COQUERET.

Non, monsieur, c'est dans le cœur.

DURAND.

Bah! c'est la croissance!

COQUERET.

Non, monsieur; monsieur me prend toujours pour un enfant; j'ai vingt-deux ans et demi passés.

DURAND.

Tiens, c'est possible, au fait! Eh bien! qu'est-ce que tu sens au cœur? des élancements?

COQUERET.

Oui, monsieur, ça me pique, ça me brûle, et ça me poignarde.

DURAND.

Il y a quelque temps que tu éprouves ça?

COQUERET.

Il y a déjà quelque temps, oui, Monsieur.

DURAND.

C'est quand tu te fatigues?

COQUERET.

Non, monsieur, c'est quand je pense à la Louise!

DURAND, tressaillant et se retournant.

Ah! oui-dà! vous vous permettez d'aimer Louise, Monsieur le drôle!

COQUERET, se levant et tournant le dos à Durand.

Bon! Il a deviné ça tout de suite, ça va bien!

DURAND, tremblant de colère et avançant sur lui.

Répondez, faquin, vous...

COQUERET, effrayé.

C'est pas moi, monsieur, c'est elle!

DURAND.

Comment, c'est elle? Qu'osez-vous dire là?

COQUERET, se montant la tête.

Oui, monsieur, c'est elle qui a idée de m'épouser.

DURAND, froissant son journal.

Voyons, parlez!

COQUERET.

Moi, je ne m'en souciais déjà pas tant, je lui disais : « Nous sommes trop jeunes. » Mais elle a dit comme ça : « Nous sommes en bon âge; moi dix-sept ans, toi vingt-trois, c'est ce qu'il faut. » Mais, moi, j'allais toujours disant : C'est trop tôt, Louise, c'est trop tôt! Pour lors, Monsieur, elle a tombé dans un chagrin que, tout le temps que vous avez été absent, elle n'a fait que geindre et

pleurer, si bien que je me suis laissé attendrir, et que la pitié m'a rendu triste et malade, et que j'ai consenti à vous en parler, monsieur, pour lui faire plaisir, à cette pauvre fille; car pour elle, jamais elle n'oserait vous dire combien elle m'aime, mêmement que si vous la questionnez, elle est dans le cas de vous repondre que j'ai pris ça sous mon bonnet. Mais faut croire ce que je vous dis et pas ce qu'elle vous dira; et comme je vois bien qu'elle en mourra, me voilà dans l'idée de l'épouser, et je viens vous le dire comme au meilleur de mes amis, à seules fins que vous lui commandiez le mariage, et comme elle vous est obéissante, aussitôt que vous aurez dit : *Il faut!* elle sera décidée et vous aurez fait son bonheur. Voilà ce que c'est, monsieur, pardonnez-moi si j'ai dit quelque bêtise.

DURAND, après un moment de silence, dit d'une voix altérée.

Sortez! (Coqueret hésite.)

COQUERET.

Monsieur dit?...

DURAND, hors de lui.

Sortez donc! (Coqueret sort tout penaud.)

SCÈNE XIII.

DURAND.

C'est impossible, Louise!... Oh! Louise!... Aimer ce garçon-là! Non, il est fou! Je le chasserai, je chasserai Louise, s'il est vrai que... Mais qu'est-ce que j'ai donc, moi? Qu'est-ce que cela me fait?... Cela me fait... cela me fait qu'elle est en quelquo sorte ma fille adoptive, et que la fille de mon cœur et do mon intelligence ne peut pas se mésallier de la sorte! Quoi! descendre des hauteurs où ma tendresse et mon admiration l'avaient placée pour tomber dans les bras d'un rustre! Ah! les femmes! Et moi qui faisais d'elle un ange, une sainte! Voilà comme les savants n'entendent rien, mais rien à la vie réelle... Mais, non, non! cent fois non! cela n'est pas, cela ne peut pas être. Il faut que je lui parle là,

tout de suite, que je l'interroge jusqu'au fond de l'âme, et que je la foule aux pieds, si elle avoue. Mais qu'est-ce que j'ai donc? Je n'ai jamais ressenti une pareille colère! C'est une colère fondée, oui, très-fondée, très-raisonnable. Une colère raisonnable!... Non, la colère ne l'est jamais! Je veux me calmer, je veux prendre l'air, marcher, respirer; oui, je vas chasser un peu pour me remettre. (Il prend son fusil.) Après quoi... je... après quoi, de sang froid, avec calme... Sortons!... Je me sens très-mal! (Il croit sortir, fait le tour de la chambre et tombe accablé devant son bureau, la tête dans ses mains.)

SCÈNE XIV.

LOUISE, DURAND[1].

LOUISE, entre par le fond à droite.

Monsieur... puisque vous dînez dehors, je crois qu'il serait temps de vous habiller. (Durand lui fait signe de ne pas le déranger.) Ah! il travaille, il travaille à réfléchir. (Elle va s'asseoir sur la chaise de droite.) Pauvre maître! Il souffre peut-être... Non, il ne se rend pas compte... Mais je vois le danger, moi, et je ne sais plus comment me conduire... S'il m'aime, c'est qu'il est décidé à m'épouser. Quel malheur pour moi! J'en mourrai de chagrin!... Car de lui dire non, après tout ce qu'il a fait pour moi, ça n'est pas possible. Je serais une ingrate, une lâche, un mauvais cœur! Si je m'en allais!... ça serait pire, il aurait trop de chagrin... Mais, si je reste... ce pauvre Jean!... Mon Dieu, mon Dieu!... Pourquoi faut-il que monsieur ait pris tant d'amitié pour une pauvre fille qui aurait pu être si heureuse à son service avec... Ah! le voilà qui se réveille de ses pensées! Comme il est pâle! est-ce qu'il serait malade? Il ne me manquerait plus que ça! (Elle traverse et va à Durand.) Monsieur!...

DURAND, brusquement.

Qu'est-ce que tu fais là?

1 Durand, Louise.

LOUISE.

J'attendais pour vous dire l'heure, mais... est-ce que monsieur n'est pas bien ?

DURAND, brusquement, toujours assis.

Moi ?... Tu es folle !

LOUISE.

Pourtant...

DURAND.

Ne me parle pas... je suis préoccupé... je travaille... Va, laisse-moi ! (Louise veut sortir.) Où vas-tu ? (Il s'est retourné vers le fond, sans se lever.)

LOUISE, revenant.

Vous me dites de m'en aller.

DURAND.

Ce n'est pas une raison pour ne pas te demander où tu vas.

LOUISE.

J'irai où vous voudrez.

DURAND.

Ce n'est pas là une réponse. Où allais-tu ?

LOUISE.

Mais vraiment, je ne sais pas, moi ! Je n'avais pas d'idée : je me retirais d'auprès de vous pour vous obéir; voilà tout.

DURAND, désarmé.

Écoute, Louise ! (Il la regarde.) Non, rien, une autre fois... Je ne me sens pas disposé. (A part.) C'est incroyable, c'est absurde comme je souffre ! (Il retombe accablé, le coude sur son bureau.)

LOUISE.

Si vous avez quelque reproche à me faire... le plus tôt serait le mieux, monsieur; je me dépêcherais bien vite de ne jamais recommencer.

DURAND, irrité.

Ah ! tu plaisantes? tu répètes les mots de monsieur Jean Coqueret ?

LOUISE.

Je voudrais vous faire rire. Quand vous riez, ça vous fait du bien!

DURAND, se levant.

Je n'ai aucune envie de rire. Assieds-toi, et réponds. (Il lui montre la chaise de droite. Louise va s'asseoir. Durand va fermer la porte du fond, en disant :) Il vaut mieux en finir tout de suite. (Il revient près de Louise.) Allons, réponds sérieusement.

LOUISE.

A quoi, monsieur?

DURAND.

A quoi... à quoi... n'as-tu rien à me dire? Aucune confidence à me faire?

LOUISE.

Mais... non.

DURAND.

Tu hésites? tu mens!

LOUISE.

Vous me faites peur, aujourd'hui. Je ne sais que vous dire, ne sachant pas ce que vous me demandez.

DURAND.

Tranchons le mot. Veux-tu te marier, oui ou non?

LOUISE.

Moi? Est-ce que j'ai jamais parlé de ça?

DURAND.

Je t'en parle, moi, il faut répondre.

LOUISE.

Eh bien!... non! je ne souhaite pas me marier.

DURAND.

Pourquoi ça? Réponds donc?

LOUISE.

Je ne sais pas... Est-ce que vous voulez que je me marie?

DURAND.

Il ne s'agit pas de moi.

LOUISE, se levant.

Si fait, monsieur, il ne s'agit que de vous... Tout ce que vous me commanderez sera bien, tout ce que vous me défendrez sera mal... Je ne considère que vous; je n'ai pas de volonté pour moi.

DURAND, à part.

C'est trop de soumission. Elle me trompe! (Haut.) Alors, si je te disais... que je te conseille de te marier... sans quitter la maison, bien entendu... car je sais que tu m'es attachée!...

LOUISE.

Il faudrait me dire aussi : « Je le veux, et je veux que ce soit avec telle personne; » autrement je n'ai rien à vous répondre.

DURAND, avec effort, allant près d'elle.

Eh bien! si je te disais : « Je veux que tu épouses... ce garçon qui me sert? »

LOUISE.

Dame!... ce garçon est très-honnête, très-doux, très-affectionné!

DURAND, éclatant.

Ah! enfin, nous y voilà! Elle l'aime!

LOUISE, à part.

C'était pour m'éprouver! (Haut.) Monsieur, je n'ai pas dit que je l'aimais.

DURAND.

Tu l'as dit.

LOUISE.

Non, monsieur.

DURAND.

Tu le lui as dit à lui-même.

LOUISE.

Je vous jure que non.

DURAND.

Il me l'a dit.

LOUISE.

Il a menti!

DURAND.

Prends garde ! Je vais le lui faire répéter devant toi !

LOUISE.

S'il le fait, c'est qu'il a perdu l'esprit.

DURAND, allant sonner au fond.

J'en aurai le cœur net. (Il revient près de Louise, qui s'est levée.) Louise ! il en est temps encore, confesse-toi à moi, cela vaudra mieux qu'un scandale.

LOUISE.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! mais de quoi donc m'accusez-vous ? Je n'ai rien à me reprocher. Je ne peux pas confesser ce qui n'est pas.

DURAND.

Il vient.

LOUISE.

Qu'il vienne ! (A part.) Pauvre Jean ! qu'est-ce qu'il a donc pu dire ? (Durand s'assied sur la chaise à droite.)

SCÈNE XV.

DURAND, LOUISE, COQUERET[1].

COQUERET, ouvrant la porte.

Monsieur a sonné ?

DURAND.

Oui, ferme la porte. (Coqueret ferme la porte et reste immobile.) Mets-toi là. (Il lui montre une place près de Louise, un peu en arrière.) Maintenant, réponds : Veux-tu épouser Louise ?

COQUERET, vivement.

Oui, Monsieur.

DURAND.

Et penses-tu qu'elle y consente ?

1. Louise, Coqueret, Durand.

COQUERET.

Oui, monsieur, si vous lui faites entendre la vérité. Pourquoi ne voudrait-elle point de moi? Elle n'est pas plus que moi. Elle n'est pas même tant. Elle est une champie, et moi, j'ai mes père et mère. Elle est plus savante que moi, parce que vous l'avez rendue savante; mais qu'elle me rende savant, je ne demande pas mieux. Vous lui donnez de bons gages, mais vous m'en donnez aussi plus que je n'en mérite. D'ailleurs, j'ai une dot. Nous nous convenons donc assez bien. Je l'aime; elle ne peut pas me détester. Je suis un honnête homme; elle le sait bien; vous aussi, Monsieur, vous me connaissez. Par ainsi, dites-lui que ça vous contente, et elle fera son contentement de vous obéir.

DURAND, à Louise.

Tu l'entends! vous vous convenez, vous vous aimez, et vous n'attendez tous deux que ma permission pour vous marier.

COQUERET.

Oui, Monsieur, c'est ça; vous parlez très-raisonnablement. (Louise veut parler.)

DURAND, à Louise, avec colère, se levant.

Allons, n'essaie plus de mentir.

COQUERET, se mettant devant Louise[1].

Ne la grondez pas, Monsieur; si vous la grondez, elle n'osera pas se confesser.

DURAND.

Je la gronde parce qu'elle manque de franchise, et que je ne sais rien de plus lâche et de plus bas que le mensonge.

COQUERET.

Parle donc, Louise, ou dis-moi de me jeter à l'eau si je t'offense.

LOUISE.

Jean, vous vous y êtes mal pris pour réussir. Vous pouvez m'aimer, je ne dis pas non, et je ne nie pas l'estime que je fais de vous, mais je vous ai dit tantôt dans le pré, et ici tout à l'heure

1. Louise, Durand, Coqueret.

encore, que je ne me voulais point me marier de longtemps, et que je vous défendais de m'en reparler. Vous ai-je dit cela, oui ou non?

DURAND, à Coqueret.

Te l'a-t-elle dit? réponds, parle! Allons donc!

COQUERET.

C'est vrai qu'elle l'a dit.

DURAND.

Et pourquoi m'as-tu fait ce mensonge qu'elle était folle de toi, qu'elle pleurait, qu'elle t'avait fait les avances, et qu'elle n'osait pas me le confier?

LOUISE.

Tu as inventé tout ça? C'est très-vilain de mentir!

COQUERET.

J'espérais que monsieur te conseillerait à mon idée.

DURAND, passant devant lui[1].

Eh bien! c'est une infamie, et pour cela je vous chasse!

COQUERET, pâlissant.

Ah!... Et toi, Louise?

LOUISE, émue.

Moi, je...

DURAND.

Elle aussi vous congédie! Dehors au plus vite!

COQUERET, très-sombre. Il ouvre la porte.

C'est bien, Monsieur, on y va!

DURAND.

Reste en bas. Attends tes gages!...

COQUERET, au fond.

Merci, Monsieur, je n'en ai pas besoin

1. Louise, Durand, Coqueret.

SCÈNE XVI.

DURAND, LOUISE[1].

LOUISE, courant après lui.

Jean! écoute... écoute donc!...

DURAND, la prenant par le bras avec violence et la faisant rentrer.

Laisse-le partir! de quoi te mêles-tu, toi? (Il va fermer la porte et revient.) Est-ce que je n'ai pas raison de me débarrasser d'un bavard et d'un menteur dont la sotte langue te déshonorait?

LOUISE, très-émue.

Il ne l'a pas fait à mauvaise intention, Monsieur. Vous voyez bien qu'il a perdu la tête! Pauvre garçon! Il vous servait bien, il vous aimait, il vous faisait rire... Vous le regretterez, Monsieur! Et qui sait si vous ne vous reprocherez pas?...

DURAND.

Qu'est-ce que j'aurai à me reprocher? Voyons, tes regrets? Ils sont donc bien grands?

LOUISE, en larmes.

Il ne s'agit pas de moi, Monsieur! Je ne vous parle jamais de moi, je ne vous ai jamais rien demandé pour moi!... Mais pour vous-même, ne dois-je pas... N'est-ce pas bien sévère de renvoyer un bon sujet qui vous sert avec franchise depuis dix ans... depuis son enfance, pour une seule faute, pour un petit mensonge qui ne vous fait aucun tort, et dont moi seule aurais le droit de me fâcher!

DURAND.

Ainsi, tu le lui pardonnes? On peut être insolent avec toi?...

LOUISE.

Il ne l'a jamais été.

1. Louise, Durand.

DURAND.

Ce n'est pas la dernière des impertinences de se vanter de ton affection ?

LOUISE.

C'est selon comme il en parle. Il ne sait guère s'expliquer. S'il vous a dit que je l'aimais de grande amitié, il n'a pas menti. N'avons-nous pas été élevés ensemble sous vos yeux? Ne dois-je pas le regarder comme mon frère ?

DURAND, avec colère[1].

Non, car je ne le considère pas comme mon fils. Il est trop au-dessous de toi par l'intelligence.

LOUISE.

Bah!... l'esprit!... c'est une belle chose, je n'en disconviens pas, mais ça n'est pas tout. La bonté vaut encore mieux, et je n'oublierai jamais que, quand tous les autres enfants de mon âge me repoussaient en me traitant de champie, — les pauvres enfants sans savoir ce qu'ils disaient et croyant me faire une grande honte, — il y en avait un qui me consolait et me protégeait toujours, et celui-là, c'était Jean! Jean tout seul, pas d'autre que lui.

DURAND, avec douleur, assis à son bureau.

Et moi! Et moi! Je ne t'ai donc pas consolée? Je ne t'ai donc pas protégée, moi ?

LOUISE.

Vous, ça n'est pas étonnant, un homme comme vous, qui n'a que l'idée de bien faire et qui est au-dessus de tout le monde!... C'est comme le bon Dieu, il n'a pas de mérite à être ce qu'il est, il ne pourrait pas être autrement! Mais ce pauvre petit Jean qui, avant d'entrer chez vous, n'avait pas été mieux élevé qu'un autre...

DURAND[1].

Ah! toujours lui! toujours ce Jean, cet imbécile, ce Jocrisse! Oh! les femmes! les femmes! Il y a de quoi devenir fou! (Regardant

1. Durand, Louise.
2. Louise, Durand.

Louise qui se penche à la fenêtre.) Eh bien! tu lui parles, tu l'appelles?

LOUISE, sans se retourner.

Non, monsieur, je le regarde, je le suis des yeux. Savez-vous que ça m'inquiète de l'avoir vu sortir comme ça en refusant ses gages et en me regardant d'un air... Le voilà qui se promène du côté de l'eau!

DURAND, ému et allant aussi près de la fenêtre.

Est-ce que tu le crois capable?...

LOUISE, se retournant.

De s'y jeter? ma foi, que sait-on? Il m'en a menacée deux fois aujourd'hui. Il n'a pas la tête bien forte!... Être chassé comme ça de chez vous, qui êtes si juste et si bon, c'est une grande honte, on est capable de croire dans le pays qu'il a fait quelque chose de bien mal! Le voilà perdu pour un mot dont il n'a pas senti la conséquence, pauvre Jean!

DURAND, jaloux.

Louise, tu pleures?

LOUISE.

Eh bien! oui, monsieur, je pleure... c'est mon camarade, mon ami d'enfance, mon bon compagnon de travail, mon pareil, à moi!

DURAND, au comble de l'exaltation.

Mais, malheureuse! c'est de la passion que tu as pour lui! Tu ne sais donc pas... Tu ne vois donc pas que tes larmes me rendent fou? Ah! ma tête, ma tête! (Moment de silence.) Voyons, Louise, ne crains rien, quitte cette fenêtre!

LOUISE.

Non, monsieur, je ne veux pas. Voyez, le voilà qui court tout droit vers la rivière... Monsieur, rappelez-le! (Venant se mettre à genoux aux pieds de Durand.) Monsieur, pardonnez-lui, je vous en prie! (Retournant à la fenêtre et criant.) Jean! reviens!... Monsieur te pardonne, Jean!... Il ne m'écoute pas!... Jean! (La voix lui manque.) Ah! ce n'est pas possible de le laisser faire! (Elle sort en courant.)

SCÈNE XVII.

DURAND, seul.

Elle en est folle, la malheureuse! folle de ce nigaud, de cet écervelé, de ce manant!... J'ai eu beau m'en moquer, le rabaisser à ses yeux, l'humilier devant elle; il est jeune, il est beau, et cela suffit! Elle l'aime parce qu'il a vingt ans, parce que, le premier, il a osé lui parler d'amour; elle l'aime parce que cela me révolte! Oui, par esprit de contradiction, pour me faire souffrir, pour me désespérer!... pourtant, si c'était seulement de la bonté... de la pitié... j'ai eu un accès de violence... Certes, je lui ai fait peur... (Regardant par la fenêtre.) Ah! les voilà qui reviennent, il la suit comme un chien... Ils ne se parlent pas. Elle le ramène ici! Quoi! Je vais le voir, lui parler?... non, je ne peux pas, je le hais, ce misérable!... Les voilà qui s'arrêtent... ils causent ensemble... que peuvent-ils se dire? Peut-être se moquent-ils de moi... Malheur à eux s'ils s'entendent pour exploiter ma faiblesse! Si je pouvais surprendre... non, ils entrent dans la maison... Mais, de ma chambre, j'écouterai... Oui, j'entendrai peut-être ce qu'ils diront ici, et s'ils ont l'audace de me railler... Eh bien! je... Ah! c'est horrible!... Non, je... je ne sais pas ce que je ferai! Mon Dieu! préservez-moi de la démence! (Il sort par la porte de droite. Louise et Coqueret entrent par la porte du fond.)

SCÈNE XVIII.

LOUISE, amenant COQUERET, par le fond à gauche [1].

LOUISE.

Voyons, viens, entre, entre donc! (Elle l'amène sur le fauteuil laissé au premier plan à gauche par Durand.) N'aie pas peur, remets-toi, il n'est pas là! Assieds-toi et écoute-moi!... Ne lui montre pas ta peine,

1. Coqueret, Louise.

parle-lui honnêtement, et surtout ne pleure pas, car de te voir pleurer, ça me fait perdre la tête, je ne sais plus ce que je dis ni ce que je fais !... Laisse-moi arranger tout ça du mieux que je pourrai !

COQUERET, pleurant.

Tu ne peux rien arranger puisque tu m'haïs ?

LOUISE.

C'est faux, je t'aime.

COQUERET.

Oui, tu m'aimes comme ton petit chien, comme tes poules ! Tu as bien pleuré quand la pigeonne blanche a été mangée par la belette !

LOUISE.

Tu dis des folies, des sottises. Je t'aime comme tu le mérites ! mais tu vois bien que monsieur...

COQUERET [1].

Quoi ! monsieur, monsieur, toujours monsieur ? (Très-haut.) Qu'est-ce que ça lui fait tout ça, à monsieur ? Est-ce que ça le regarde ? Est-ce qu'il me prend pour un mauvais sujet ? Est-ce qu'il ne me connaît pas ? Est-ce qu'il ne sait pas que je l'aime autant comme tu peux l'aimer ? Que je me flanquerais dans le feu pour lui comme pour toi ? Et que si j'étais à sa place et lui à la mienne, je le marierais avec toi comme je souhaite qu'il nous marie ?

LOUISE, à demi-voix et regardant vers la chambre de Durand.

Ne parle pas si haut, Jean ! Monsieur est peut-être par là dans sa chambre ! Tout ce que tu dis là, c'est justement ce qu'il ne faut pas lui dire ! c'est ça qui le fâche ! Il ne veut pas... il ne veut pas de gens mariés à son service, tu sais bien, il y a des maîtres qui n'aiment pas ça !

COQUERET, toujours très-haut, exalté.

Oui, oui, des mauvais maîtres qui ne pensent qu'à eux ; mais ça n'est pas des maîtres comme monsieur Durand, qui veut qu'on soit heureux chez lui. Vois-tu, Louise, s'il est fâché, c'est ta faute !

1. Louise, Coqueret

si tu avais dit comme moi... mais tu ne pouvais pas dire comme moi! puisque tu ne veux point de moi.

LOUISE.

Ce n'est pas ça, Jean. Voyons, écoute-moi! (L'amenant encore plus en avant, lui parlant à demi-voix.) Je t'épouserais bien s'il le voulait, et je...

COQUERET, avec joie.

Vrai!... bien vrai, Louise?

LOUISE.

Bien vrai! mais ça n'est pas si aisé que tu crois! Il y a des raisons que tu ne devines pas, que je n'ose presque pas deviner moi-même, et que j'ose encore moins te dire. Est-ce que tu ne peux pas faire un effort pour les deviner? Voyons, si monsieur, en me voyant devenir grande, avait pensé malgré lui...

COQUERET, haut sans intention.

Louise! ça n'est pas bien ce que tu veux me donner à entendre! comment, tu crois... tu t'imagines!... non, ça n'est pas bien; c'est faux! monsieur est un homme raisonnable, et tu le prends pour un fou; c'est un homme qui a de l'esprit plus que toi et moi, et tu le prends pour une bête; enfin monsieur est le plus honnête homme que la terre ait jamais porté, et tu t'es mis dans l'idée qu'il avait des mauvaises idées sur toi! Tiens, ça me fâche! ça me met en colère!... si un autre que toi me disait ça, il aurait déjà mon poing sur la figure.

LOUISE, toujours à demi-voix.

Allons, tu ne comprends donc pas encore? Je te dis que monsieur a certainement l'idée de m'épouser! Est-ce que sans ça il serait jaloux de moi? Non, va, je le connais aussi bien que toi; c'est le plus grand cœur d'homme que le bon Dieu ait fait, et jamais il ne m'empêcherait d'aimer quelqu'un d'honnête, s'il n'était pas décidé à me prendre pour sa femme.

COQUERET.

Ah! (Il reste pensif un instant.) Eh bien, ça n'est pas vrai! Louise, ça ne se peut pas! Songe donc! Monsieur t'aurait donc élevée comme ça, pour te dire un beau matin : Te voilà jeune fille et me voilà vieux homme; tu vas me payer mes bontés, mes soins, tout ce que j'ai

fait pour toi... c'est-à-dire pour moi, puisque je t'ai élevée pour moi... et tu ne pourras pas me refuser, car j'ai été bon pour ta mère, et je te prendrai par le plus sensible de ton pauvre cœur, et encore que tu aimes le petit Jean, faudra l'oublier pour n'aimer que moi? Non, non, Louise, ça serait d'un égoïste, et mordieu! monsieur ne l'est pas! Va-t'en le trouver, dis-lui que tu m'aimes, et tu verras. Oui, j'en mets ma main au feu, monsieur te dira : Louise, je n'ai eu qu'une idée en te prenant chez moi, c'est de te rendre heureuse, et si tu pensais le contraire, ça serait un affront et une injustice que tu me ferais. Voilà ce que monsieur te répondrait si tu avais le courage de m'aimer franchement; mais tu ne m'aimes pas assez pour l'avoir, ce courage-là, et peut-être que l'ambition te tire par un bras, tandis que l'amitié te retient par l'autre.

LOUISE.

Non, Jean, ça n'est pas comme ça. Je n'ai point d'ambition, mais j'étais entre deux amitiés sans savoir à laquelle entendre. Eh bien, ce que tu viens de me dire change mes idées, et je vois que tu n'es en rien au-dessous de monsieur, puisque tu ne veux pas douter de lui. Qui sait même si ce n'est pas lui qui est, pour le moment, au-dessous de toi? Tu as bien parlé, Jean, tu vaux mieux que moi, et c'est pour ça que me voilà décidée. Va-t'en m'attendre au jardin. Je veux lui parler tout de suite, et sois tranquille, je ne craindrai plus tant de lui faire de la peine. Tu m'as fait comprendre que s'il ne surmontait pas cette peine-là, il ne serait plus lui-même, et ne mériterait plus de nous tant d'estime et de respect. Va vite et ne crains rien! Je t'aime, mon bon Jean! Je t'aime de tout mon cœur!

JEAN, sautant de joie.

Oh! merci, merci, ma Louise! (Au fond.) Comme t'es bonne! Oh! comme t'es mignonne! (Il sort.)

SCÈNE XIX.

LOUISE, seule, elle va pour entrer chez Durand.

Tiens, pourquoi donc s'est-il enfermé? ça ne lui arrive jamais! il sait bien que personne n'entrerait chez lui sans frapper! (Elle

frappe.) Monsieur! c'est moi! Louise! Il ne répond pas! il ne bouge pas! Il dort peut-être! Dormir dans le jour, ce n'est pas sa coutume. Il n'aime pas ça. Il faut donc qu'il soit bien fatigué? ça m'inquiète! S'il a entendu ce que nous disions... Non, on n'entend pas de sa chambre, à moins de se mettre tout près de la porte, et monsieur n'est pas homme à écouter comme ça. Et d'ailleurs Jean n'a dit sur lui que des bonnes paroles... des paroles que je veux lui dire à lui-même... Aurai-je ce courage-là? il souffrait tant tout à l'heure! Ah! il souffrait bien, puisqu'il était méchant! Pauvre homme! mon Dieu! je ne sais plus que faire. Qu'est-ce que j'ai donc? Je suis toute tremblante! (Appelant.) Monsieur, monsieur! (Elle frappe.) Pas de réponse! Ah! ça me fait une peur que j'en deviens folle! Monsieur! Est-il malade? Monsieur!... monsieur!

SCÈNE XX.

DURAND, LOUISE.

DURAND, un livre à la main, s'arrêtant après avoir repoussé sa porte.

Eh bien! qu'as-tu donc? Est-ce que le feu est à la maison?

LOUISE, confuse.

Mon Dieu! monsieur, excusez-moi. Je me figurais... je pensais que vous dormiez.

DURAND, traverse et va à son fauteuil, devant le bureau.

N'ai-je pas le droit de me reposer, et faut-il me faire un pareil vacarme? Que veux-tu? A qui en as-tu?

LOUISE.

Monsieur... c'est... c'est Jean qui est revenu.

DURAND, feignant la préoccupation.

Quel Jean? Ah! monsieur Coqueret? Eh bien?

LOUISE.

Monsieur l'avait chassé, et moi...

DURAND.

Je l'avais chassé, et toi... Je n'y suis plus du tout.

LOUISE.

Alors, monsieur ne pense plus?...

DURAND, se retournant, toujours assis.

Voyons, tu me déranges, tu me tourmentes, il faut en finir. J'ai chassé Coqueret pour un mensonge; s'est-il justifié, se repent-il?

LOUISE.

Oh! oui, monsieur, beaucoup, et...

DURAND.

Et tu lui as pardonné? Ça te regarde, ma chère enfant, ça te regarde, si tu le juges digne de pardon!

LOUISE.

Bien certainement, et même...

DURAND.

Tu comprends que je ne peux pas attacher à cela une grande importance, moi! C'est à toi de réfléchir.

LOUISE.

Monsieur, vous êtes encore fâché contre lui ou contre moi?

DURAND, sèchement.

Où prends-tu ça, ma chère?

LOUISE.

Dans votre air d'indifférence. Je ne veux pas me marier, si ça contrarie monsieur, mais si monsieur voulait me permettre de lui expliquer la conduite de Jean...

DURAND, jouant mieux son rôle.

Ma chère enfant, tu me conteras ça un autre jour. Tu vois que je n'y ai pas la tête aujourd'hui. J'ai mille préoccupations beaucoup plus graves, un travail à terminer, des affaires à régler, des préparatifs... car tu sais qu'il est question pour moi d'un mariage avantageux.

LOUISE.

Ah! vraiment, monsieur, vous voilà décidé? Quel bonheur!

DURAND, jetant ses outils sur la table.

Quel bonheur! quel bonheur! (Il se lève.) Pour moi, oui, peut-être, mais pour toi, si tu déplais à ma femme?

LOUISE.

Oh! que non, monsieur, je l'aimerai tant! je la servirai si bien! Vous verrez qu'elle m'aimera aussi!

DURAND.

Espérons-le! Pourtant... tu es jeune... tu n'es pas précisément jolie... Es-tu jolie? Passes-tu pour jolie, toi? J'avoue que je ne m'y connais guère, et que l'habitude que j'ai de ta figure fait que je ne la juge pas.

LOUISE.

Eh bien! monsieur, je ne suis pas du tout jolie; mais qu'est-ce que ça fera à madame?

DURAND.

Ah! tu sais, il y a des femmes jalouses... ridicules! Si la mienne allait se persuader que je t'ai remarquée, que j'ai du plaisir à te regarder! Ce serait assurément une grande folie, une grande erreur! De ma vie je n'y ai songé...

LOUISE.

Oh! monsieur, je le sais bien, et madame verra bien vite qu'elle peut être tranquille là-dessus, surtout si je suis mariée.

DURAND, l'examinant.

Ah! voilà ce qu'il faudrait. Mais tu ne m'as pas l'air d'être bien décidée? Tu dis oui, tu dis non : il faudrait prendre un parti et s'y tenir.

LOUISE.

Oh! mon parti est tout pris! Du moment que ça peut-être utile, nécessaire même au repos et au bonheur de monsieur, je suis bien contente de pouvoir contenter monsieur.

DURAND, avec ironie.

Il ne faudrait pourtant pas te sacrifier!

LOUISE

Non, monsieur, je ne me sacrifie pas, et si vous me permettez de suivre mon inclination...

DURAND, fronçant le sourcil.

Ton inclination? (Se remettant.) Allons, je suis fort aise que tu veuilles bien en convenir à la fin! Je vois que Jean ne m'avait pas trompé, et que tout s'arrange pour le mieux! Ce garçon est un excellent sujet, une bonne nature, dis-lui que je regrette de l'avoir mal jugé, et dis-lui aussi que c'est ta faute plus que la mienne.

LOUISE.

Ça, c'est vrai, je n'aurais pas dû le démentir.

DURAND.

Va le trouver, et laisse-moi travailler jusqu'à ce que j'aille chez ma voisine.

LOUISE.

Votre voisine? mais la voilà, monsieur; elle vient vous chercher.

SCÈNE XXI.

DURAND, MADAME BERNAY, LOUISE, puis COQUERET.

MADAME BERNAY.

Vous n'êtes pas plus prêt que ça?

DURAND, allant à elle et lui baisant la main.

Est-ce que vous exigez que je sois en toilette?

MADAME BERNAY.

Oui, certes!

DURAND.

C'est différent. (Il sonne.) Je ne vous demande qu'une minute. (Il va sonner et revient [1]. A Coqueret qui entre par le fond.) Mon habit et mon gilet! (Coqueret entre dans la chambre de Durand et en sort aussitôt avec les habits et un chapeau qu'il pose sur l'étagère. Il met l'habit dans les mains de Louise et tend le gilet à Durand. A madame Bernay.) Vous permettez?...

1. Madame Bernay, Durand.

MADAME BERNAY.

Faites donc, ne vous gênez pas. Qu'avez-vous? Je vous trouve la figure allongée depuis ce matin.

DURAND.

C'est possible. J'ai éprouvé une grande secousse.

MADAME BERNAY.

Quoi donc? un accident?

DURAND.

Oui, un pavé...

MADAME BERNAY.

Ah! vous pensez toujours à vos gryphées, à vos gibbosités!

DURAND.

Non, c'est un autre pavé qui, en parlant par métaphore, m'est tombé sur la tête... un pavé bien plus lourd... et qui m'a surpris dans mon rêve de bonheur égoïste!... Mais vous aviez raison, mon amie; les rêves nous égarent, et il faut quelquefois faire comme tout le monde. (Regardant Coqueret qui lui présente son gilet.) Les gens les plus simples en savent quelquefois plus long sur la morale du cœur et les délicatesses de la conscience que les plus orgueilleux savants. (A Coqueret.) Merci, mon garçon!

MADAME BERNAY.

Je suis contente de vous voir dans le vrai; avec un homme d'esprit comme vous, il y a toujours de la ressource... Je peux vous présenter à ma sœur.

DURAND, qui est habillé.

Elle est donc chez vous, votre sœur?

MADAME BERNAY.

Avec ma nièce. Tenez, ces dames ont voulu venir vous enlever, elles sont là dans ma voiture, regardez! (Elle le mène à la fenêtre.)

DURAND[1].

Comment! c'est là votre nièce? Eh bien! ce n'est pas elle que j'ai vue, je ne la connaissais pas du tout.

1. Louise, madame Bernay, Durand, Coqueret.

LOUISE, à la fenêtre à son tour.

Ah! monsieur, elle est belle comme un ange, cette dame!

MADAME BERNAY.

Et entichée de science.

DURAND, ému.

Ah! vous croyez qu'elle s'intéressera... (A madame Bernay.) Ne la faisons pas attendre! partons, partons, ma chère amie! (Il va prendre son chapeau que tient Coqueret.)

COQUERET.

Et notre mariage, monsieur?

DURAND.

En même temps que le mien, mon garçon, bientôt! (Il offre la main à madame Bernay, et sort avec elle.)

SCÈNE XXII.

COQUERET, LOUISE.

COQUERET.

Eh bien! qu'est-ce que je te disais, ma Louise? Tu vois bien que?...

LOUISE.

Oui, mon Jean, tu avais raison. Monsieur a sauvé sa dignité, et toi... toi, tu as sauvé notre bonheur!

FIN.

N.° d' invent: ~~37~~ 31356

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7